Bulletin météorologique.

Washington, 6 décembre—Indications pour le Mississippi et la Louisiane — Beau temps; vent d'est.

LES DEMISSIONS.

Il se passe, ici, des choses étranges, sinon fort tristes, décourageantes, écœurantes. Voici, par exemple, un Bureau de Santé qui, à une ou deux exceptions près, est honni, conspué par tous. La Presse, les associations financières, commerciales, industrielles, la population entière, en un mot, pousse un cri unanime et répète sur tous les tons à ses membres: "*Démissionnez! Démissionnez!* Ils *démissionnent*, par force, excepté peut-être un membre qui est à l'abri de reproche, qui s'est tenu à l'écart, au milieu des maladresses, pour ne pas dire davantage, qui se commettaient autour de lui. Ses capacités, son intégrité, son honorabilité sont sorties intactes de cette bagarre. Là-dessus, il n'y a qu'une voix dans le public. Tout le monde sait que le Dr Formento est un sanitarien de première compétence, un parfait honnête homme, des lumières, de l'expérience de qui la population peut avoir besoin, du jour au lendemain. Et voilà que, parce que les autres, poussés dans leurs derniers retranchement, sont obligés de battre en retraite et de se démettre, il faut qu'il se démette également et paraisse avouer devant le public qu'il est aussi maladroit, aussi coupable que ses tristes collègues! C'est là un raisonnement qui n'a pas le sens commun. Et qui l'a fait, ce raisonnement absurde? M. Hester, de la Bourse au coton. M. Hester ne veut faire aucune différence entre le bien et le mal, entre le savoir et l'ignorance. "Tous dans le même sac! tous à l'eau!" Voilà la logique de M. Hester—Passablement boîteuse et encore plus oblique, cette logique-là. Vrai, nous nous attendions à mieux que cela, de sa part.

Nous protestons hautement contre de pareilles bévues, indignes de gens sensés. Nous protestons au nom du bon sens, de la justice, de l'intérêt public; au nom de la population entière, à laquelle cette proposition ridicule fera hausser les épaules.

DEFENSE DE PEDALER.

La jeune reine Wilhelmine était, raconte le « Vaterland,» revenue de son dernier séjour à Vienne très passionnée pour la bicyclette, et elle rapportait en Hollande une machine du modèle le plus perfectionné. Mais la Régente, sa mère, prise de scrupules, crut devoir soumettre au conseil de régence cette grave question: « Une tête couronnée peut-elle pédaler?»

Wilhelmine eut beau citer des précédents, le conseil se montra inflexible: « Il n'y a pas une seule personnalité, déclarat-il, parmi celles que vous énumérez, dont la conservation intéresse un si grand nombre de sujets que la vôtre. Une chute malheureuse, et la succession est ouverte d'un trône établi sur quatre millions de sujets et trente-six millions de dépendants.

Nous implorons donc Votre Majesté de bien vouloir renoncer à courir ce risque, si petit soit-il.»

La jeune Reine devra, en conséquence, se contenter de monter un poney des Shetlands, dont la douceur est à l'épreuve de toutes les fantaisies.

Les germes de Scrofules, latents dans le corps humain, sont extirpés par la Salsepareille d'Ayer. Vendue par tous les droguistes.

L'affaire Dreyfus.

Me DEMANGE.

Nous lisons dans «l'Autorité»:

Un collaborateur du «Figaro» a rencontré Me Demange et l'a interrogé au sujet du récit du commandant Forzinetti, d'après lequel, on se le rappelle, Me Demange, pénétrant le lendemain de la condamnation dans la cellule de Dreyfus, lui avait dit:

—Mon enfant, votre condamnation est la plus grande infamie du siècle!

—Me Demange a déclaré qu'il ne pouvait que confirmer l'épisode de son entrevue avec Dreyfus:

—Cela est bien vrai, dit-il. Mon malheureux client s'est jeté dans mes bras et m'a embrassé en sanglotant.

« Le commandant Forzinetti, dont les souvenirs sont très exacts, était présent à cette entrevue, et je n'ai qu'à rectifier une ou deux expressions qu'il me prête et qui, dans ma bouche, eussent été un peu trop solennelles et emphatiques. Je n'ai pas appelé le capitaine Dreyfus « mon enfant», et je n'ai pas parlé d'infamie. Voici les termes exacts dont je me suis servi:

«—Mon capitaine, vous êtes la victime d'une des plus effroyables erreurs judiciaires du siècle!»

Me Demange ajoute qu'il n'a cessé d'être persuadé de la complète innocence de son client. Jamais, à sa connaissance, déclare-t-il, le capitaine Dreyfus n'a tenu le fameux propos: «Si j'ai vendu des documents à l'étranger, c'était dans l'espoir d'en obtenir de plus importants en échange.»

L'intervention de l'empereur d'Allemagne.

D'après le «Rappel», l'empereur d'Allemagne serait intervenu en personne pour sauver Dreyfus, et la condamnation du traître serait la véritable cause de la démission de M. Casimir-Perier. La plupart de nos confrères reproduisant cette histoire extraordinaire, nous allons, nous aussi, en reproduire les principaux détails:

Pourquoi M. Casimir-Perier démissionna.

On se rappelle sans doute que, peu de temps après la condamnation de Dreyfus, M. Casimir-Perier donnait brusquemment sa démission de président de la république.

« Je ne me résigne pas, disait-il dans le message qu'il adressait alors aux Chambres, à comparer le poids des responsabilités morales qui pèsent sur moi, et l'impuissance à laquelle je suis condamné.»

Cette phrase qui semblait se lier à une réflexion qu'il faisait précédemment sur «les insultes qu'on adressait chaque jour aux meilleurs serviteurs du pays et à celui qui les représente aux yeux de l'étranger», aurait, paraît-il, un sens secret et caché dont la sentence du conseil de guerre, survenue quelques jours auparavant, permettrait de découvrir la clef.

Une lettre de Guillaume II.

Avant cette sentence, en effet, une démarche avait été faite—toujours d'après les mêmes renseignements—par l'empereur d'Allemagne en personne auprès de M. Casimir-Perier.

« Je vous donne ma parole d'homme, avait déclaré Guillaume II dans une lettre autographe au président de la république, que jamais le capitaine Dreyfus n'a trahi la France pour le compte du gouvernement allemand, et, au besoin, je vous en donnerai ma parole d'Empereur avec toutes ses conséquences.»

Cette lettre était-elle conçue exactement dans les termes qu'on vient de lire?

—Peu importe. Ce qu'on assure, c'est que les passages essentiels—ceux dans lesquels Guillaume II donnait sa «parole d'homme» et sa «parole d'Empereur avec toutes ses conséquences» que Dreyfus n'avait pas servi l'Allemagne—y figurent tout au long.

Bien entendu, M. Casimir-Perier ne fut pas sans éprouver une très vive et très légitime émotion à la réception de cette lettre, qu'il communiqua aussitôt confidentiellement à ses ministres et à laquelle il fit, raconte-t-on, dans une entrevue avec M. de Münster, une «réponse diplomatique»—réponse qui est, à la langue des chancelleries, ce qu'une réponse de Normand est à la langue vulgaire.

Cette démarche personnelle du souverain allemand n'empêcha pas cependant le capitaine Dreyfus d'être condamné à l'unanimité par les sept officiers qui composaient le conseil de guerre chargé de le juger.

Nouvelle intervention de Guillaume II.

L'empereur Guillaume n'apprit pas ce jugement sans une très vive blessure d'amour-propre.

Il fit faire, en conséquence, par son embassadeur à Paris, une nouvelle démarche auprès du président de la république pour lui demander si les documents qui avaient été produits au cours du procès avaient été pris, comme le prétendaient certains journaux, sur territoire allemand.

Cette affirmation des journaux lui était d'autant plus sensible qu'elle n'avait été l'objet d'aucun démenti officiel et que cette absence de démenti semblait indiquer que le gouvernement français—y compris son président irresponsable, dépourvu de moyen d'action et de contrôle, comme le disait encore M. Casimir-Perier dans son message de démission—mettait en doute sa parole d'homme et d'Empéreur.

M. Casimir-Perier, comprenant la gravité de la position, répondit à la demande de M. de Münster comme tout chef d'Etat soucieux de l'avenir de son pays aurait répondu à sa place.

Les choses se trouvèrent réglées ainsi. Mais le président, qui n'avait été tenu au courant de rien et qui avait été obligé—qui plus est—de sanctionner la condamnation du conseil de guerre, prit dès ce jour la résolution bien arrêtée de quitter le pouvoir à la première occasion.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter, car, dix jours après la dégradation de Dreyfus, le ministère que présidait M. Charles Dupuy était renversé par la Chambre.

M. Casimir-Perier prétexta aussitôt de l'impossibilité où il se trouvait de mettre un terme aux campagnes de diffamations et d'injures qui se produisaient depuis six mois contre l'«armée», le Parlement et lui-même, pour renoncer à constituer un nouveau cabinet et laisser la première magistrature du pays à un autre.

Telle est la nouvelle version que l'on donne des dessous de l'affaire Dreyfus, qui serait incontestablement, au premier chef, si ces détails se trouvaient confirmés, une affaire d'Etat.

Versions diverses.

Nous devons ajouter que cette version n'est pas, elle-même, sans donner lieu à plusieurs versions.

D'après les uns, l'empereur d'Allemagne aurait écrit à deux reprises successives à M. Casimir-Perier. D'après les autres, il se serait borné à faire faire des démarches aurpès de l'ancien président par son ambassadeur.

Enfin, d'après d'autres encore, ce serait pour éviter d'avoir à répondre à la demande d'explications que lui avait faite Guillaume II au sujet de la source des documents produits devant le conseil de guerre, que M. Casimir-Perier aurait donné sa démission.

Mais ce que personne ne contestera, dans les milieux auxquels nous faisons allusion, c'est que l'empereur d'Allemagne soit intervenu en personne auprès du président de la République pour l'assurer que le capitaine Dreyfus n'avait pas renseigné l'état-major allemand sur les secrets de la défense, et que M. Casimir-Perier ait abandonné ses fonctions par suite de la situation extrêmement pénible dans laquelle l'avait placé la demande d'explications de Guillaume II qui avait suivi la condamnation.

Faut-il ajouter aussi que, d'après les mêmes informations, la plupart des membres du cabinet Dupuy aurait ignoré, tout comme M. Casimir-Perier, les documents sur lesquels Dreyfus a été poursuivi et frappé?

Faut-il dire... mais à quoi bon? Nous en avons suffisamment dit pour qu'on sache ce qui « se dit», et si nous avons le devoir de fixer l'opinion sur certains détails qui, racontars aujourd'hui, peuvent devenir autant de vérités demain, nous n'avons pas non plus à leur accorder un trop long développement.

LA MORPHINE.

Sous la signature de M. Emile Gautier nous lisons dans le Petit Journal:

On m'écrit de Beauvais:

" Monsieur Emile Gautier,

" L'usage de la morphine sous " forme de piqûres est employé " depuis de longue années déja " pour faire cesser les douleurs " De l'aveu de certains méde- " cins, sinon de tous, cet usage " a ses inconvéments.

" Je viens vous prier, mon- " sieur, de traiter cette question " dans le *Petit Journal*. Cet " article serait, suivant moi, un " *acte d'humanité*.

" Si l'emploi de la morphine " sous forme d'injections est per- " nicieux, il serait *bon* et *chari-* " *table* d'avertir ceux qui souf- " frent de de pas avoir recours à " ce moyen, et qu'il est préfé- " rable d'avoir le courage de sup- " porter leurs douleurs.

" J'espère, monsieur, que vous entrerez dans mes vues en publiant, aussitôt que possible, un article concernant cette question.

" J. LÉVESQUE.

Devant une sommation aussi nette, je n'ai plus qu'à m'exécuter.

.*.

Si je ne suis pas parti plus tôt en guerre, si je n'ai pas encore jusqu'ici songé à faire le procès de la morphine et à dénoncer les inconvénients et les dangers, non pas de son usage, mais de son *abus*, c'est que, très franchement, je croyais cette campagne inutile. On ne proclame pas l'évidence, on n'enfonce pas les portes ouvertes!

Il est, à ce qu'il semble, de notoriété publique que la morphinomanie, qui prend tous les jours plus de développement, surtout dans les grandes villes, dans le monde des raffinés, des névropathes et des chercheurs de sensations neuves, est, parmi les fléaux dont souffre notre civilisation fiévreuse, l'un des plus néfastes et des plus pernicieux. Tel est l'avis, non pas seulement de la majorité, mais de l'unanimité des médecins,—jusques et y compris ceux, malheureusement trop nombreux dans la corporation, qui sacrifient eux mêmes à cette triste passion.

Il paraît, cependant, que l'opinion populaire n'est encore ni assez exactement, ni assez complètement édifiée sur ce chapitre. C'est donc peut-être effectivement un service à rendre que de mettre les point sur les *i*.

.*.

Il y aura tantôt quarante-cinq ans, vers 1852, si je ne m'abuse, que sous les auspices d'un chirurgien anglais, le docteur Wood — en anglais "bois" (un *bois* dont il ne fait pas bon se chauffer de trop près) —la fée Morphine a fait, sous les espèces et apparences d'injections sous-cutanées, son entrée solennelle dans la circulation pharmaceutique et.... dans la peau du bonhomme.

Par exemple, depuis, elle a fait joliment du chemin.

Si la morphine avait dû s'absorber par la bouche, elle fût restée inoffensive. A la différence, en effet, des poisons alcooliques, qui sont, d'ailleurs, moins redoutables, la morphine se défend par sa saveur amère et nauséabonde. Ajoutons que son action, lente, mais puissante, sur l'estomac, détermine de l'angoisse épigastrique, des crampes, des nausées, parfois même des vomissements. Aussi, tant qu'on ne lui a pas connu d'autre voie de pénétration que ce qu'on appelle en argot faubourien "la rue de l'Avale", la morphine n'a pas constitué le moindre péril social. Mais lorsqu'il eut été démontré que la drogue maudite, administrée en piqûres hypodermiques, vous enlevait "comme avec la main" les douleurs les plus aiguës, ce fut une frénésie, une rage, un délire.

Il y aurait de quoi frémir, si l'on connaissait exactement le nombre des dévots de la morphine, surtout parmi les oisifs et dans les classes dites libérales. Sauf peut-être en Allemagne, où il empoisonne l'armée, le fléau n'a pas encore pénétré les masses profondes. Mais ça viendra, ça vient déjà, hélas! et il est tel grand port de l'Ouest où la morphinomanie serait, à dire de docteurs, en train de faire la tache d'huile. Encore un peu, et le terrible philtre va devenir aussi banal que l'absinthe et le tabac.

On ne remonte guère, je le sais, ces grands courants fous qui emportent les foules dans l'ivresse d'un besoin factice nouveau. Peut-être, cependant, ne serait-il pas inutile d'essayer, sinon d'enrayer le mal, au moins de retarder sa marche envahissante. Il y va peut-être du salut de la race, car si l'on songe que le morphinisme, qui paralyse la virilité, tarit la vie à ses sources mêmes, on comprend qu'il s'agit là non seulement d'un poison fin de siècle, mais d'un poison fin d'espèce, d'un poison fin du monde!

.*.

Le trait caractéristique — en même temps que le plus grave— de la morphine, c'est qu'elle atrophie la volonté, en obnubilant le sens moral.

L'état normal du morphinomane, c'est l'engourdissement du moi. Il semble que le poison s'est substitué à la force vitale et que c'est lui qui agite et mène ces victimes, passives, résignées, et aussi incapables de réagir contre cette fermentation morbide qu'un bouillon de culture contre la levure qu'on y a ensemencée.

Tout morphinomane est, par conséquent, un impulsif, un détraqué, hors d'état de réfléchir et de vouloir. Pour lui, la morphine est devenue l'unique ressort de la pensée, de la conscience et de l'action. Ce poison, qui vieillit si rapidement le corps—retenez bien ceci, belles lectrices! — éteignant et vitrifiant le regard, jaunissant le teint, ridant la peau, veillit également l'âme (si je puis m'exprimer ainsi), la flétrit et la ratatine. Il ne tarde guère à s'imposer comme un besoin essentiel, indispensable à la vie intellectuelle et morale comme à la vie physique. L'intoxiqué ne peut plus se passer de ce qui le tue.

Privé de son stimulant habituel, il s'affaisse; il croule dans la prostration et le marasme; ses facultés s'émoussent; tout effort cérébral lui devient impossible; sans l'injection galvanisatrice, il serait incapable d'assembler deux idées, voire même d'articuler une phrase sensée. Je ne sais rien de plus significatif à cet égard que l'histoire de cet homme d'Etat fameux [dont on me pardonnera de ne pas citer le nom] qui, tant qu'il resta sur la brèche de la politique militante, n'alla jamais à la Chambre ni au conseil des ministres sans emporter sa seringue,—sans laquelle il eût été nul. Le malheureux se piquait sous la table! Son esprit, son talent, son génie, sa science, son énergie, tout cela tenait dans une misérable fiole....

.*.

Certes, la morphine a du bon, et devant le tribunal de la postérité, il sera bien difficile de refuser au docteur Wood le bénéfice des circonstances atténuantes.

Toute l'histoire de l'humanité n'étant guère, en fin de compte, qu'une longue lutte, inégale et mouvementee, contre la douleur, la découverte de la morphine peut être tenue pour un inestimable bienfait. Non seulement, en effet, elle apaise les douleurs physiques, mais elle endort aussi bien les souffrances psychologiques, les névralgies morales. Aussitôt après l'inoculation, les pires chagrins s'envolent pour faire place à un calme plein de douceur.

On connaît le fameux monologue d'Hamlet: " Sans la crainte " de l'inconnu, personne n'hési- " terait à se soustraire aux amer- " tumes et aux tourments de " l'existence, quand il suffit, pour " entrer dans le repos, d'une " pointe d'acier bien affilée ". Eh bien! cette "pointe affilée" dont parle Shakespeare, cette arme libératrice, nous la possédons: c'est l'aiguille creuse de la seringue de Pravaz, qui efface en un clin d'œil les souffrances du corps et les souffrances de l'esprit, les injustices de la nature, celles des hommes et de la fortune.

Malheureusement, avec elle comme avec la pointe fatale dont rêvait Hamlet, on n'entre dans le repos qu'en entrant dans la mort où — ce qui est pire que la mort — dans le gâtisme, l'égarement, la décrépitude ou la folie.

On ne saura jamais ce que ce Wood — auquel les névrosés finiront peut-être par élever une statue — aura déchaîné de catastrophes, de drames inconnus, de hontes et de misères!

La morphine a sa place dans la thérapeutique mais elle appartient surtout à la thérapeutique de Gribouille!

Le morphinisme, — cent fois pire que l'alcoolisme, — a pris aujourd'hui un tel développement qu'on peut presque dire que c'est la fée Morphine qui mène nos sociétés faisandées. Ainsi s'expliquent tant d'aberrations dont le mot échappe aux sages, qui en sont encore à croire que les piqûres d'aiguilles ne font vraiment bien qu'à titre de stigmates du travail au bout des doigts des couturières.

Casse-cou! casse-cou!

... Et puis, il resterait encore à savoir si la douleur n'a pas, après tout, sa grande utilité philosophique et morale, si elle ne constitue pas un stimulant salutaire, et si ce n'est pas de la peur exagérée qu'elle inspire aux nouvelles générations qui font tout et même d'advantage pour s'en épargner les morsures, que sont nées la mollesse, la veulerie et la lâcheté contemporaines!

PETITE ANECDOTE.

Les journaux allemands s'égayent en ce moment de la petite anecdote suivante dont le héros est l'empereur Guillaume II.

A l'époque, lointaine déjà, où celui-ci, alors le prince Guillaume, était étudiant à Bonn, il avait pour camarade l'explorateur Ehlers, avec qui il avait l'habitude de faire des promenades en barque sur le Rhin. Certain jour, leur canot échoua. Ils durent appeler à l'aide un pêcheur, qui les remit à flot et, naturellement, attendit son pour boire. Le prince tira sa bourse, et, n'y trouvant point de pièce moindre qu'un thaler, dit à son compagono: « Ehlers, avez-vous de la monnaie?» Ehlers tira, à son tour, sa bourse, tendit un thaler au pêcheur et dit: «Altesse, donnons un thaler: le troisième personnage de l'empire doit agir sans petitesse.» Le prince le regarda de travers et se tut.

Bien des années s'écoulèrent. Il y a peu de temps, l'explorateur Ehlers, devenu célèbre en son pays, par ses hardis voyages, présentait à son ancien camarade de canotage, devenu l'empereur Guillaume II, les envoyés d'une peuplade africaine. Guillaume II remit à Ehlers un cadeau pour chacun des envoyés, et parmi ces cadeaux, un fort bel anneau en brillants pour le chef de la tribu. «Majesté, dit Ehlers, ces gens là seront satisfaits de la moindre bagatelle.

L'anneau est beaucoup trop précieux.—Bah! Ehlers, répondit le souverain, donnons quand même cet anneau: le premier personnage de l'Empire doit agir sans petitesse.»

UN BUSTE DE NAPOLEON.

On vient de découvrir à Gand un buste de Rude.

Ce buste, un buste de Napoléon, se trouvait depuis longtemps relégué dans le corridor du rez-de-chaussée de l'Académie de Gand. C'est le conservateur du musée qui vient, à force d'études, d'en découvrir l'auteur.

Sur sa demande, des photographies de ce très beau morceau de sculpture furent envoyées à Dijon, ville natale de Rude. Le comité dijonnais, déclara à l'unanimité que le buste de Napoléon était bien de Rude et qu'il appartenait à la meilleure période artistique du maître. Des instances ont été faites depuis auprès de la commission du musée de Gand pour en obtenir une reproduction aux frais de la ville de Dijon.

Un examen approfondi de l'œuvre prouve que le buste de Gand n'est pas un moulage, mais bien une sculpture achevée au ciseau par la main de l'artiste.

MOTS DE LA FIN

M. Prudhomme morigène son neveu, qui, « né fatigué», s'entretient dans une douce paresse.

— Ah! de mon temps, nous étions autrement actifs que vous autres!... A ton âge, j'aurais sauté par-dessus les maisons!

—Inutile maintenant, répondit flegmatiquement le neveu, il y a des ascenseurs.

Quartier Marbœuf.

Un bon bourgeois, qui a trouvé un appartement à sa convenance, demande au concierge, avant de lui donner le dernier à Dieu:

—La maison est bien habitée?

Le concierge, avec un petit clignement d'yeux égrillard:

—Monsieur m'en donnera des nouvelles!...

---

ennui, un jeune homme spirituel, élégant, riche.... Pourquoi vous cacher ma faiblesse? Il porte un beau nom et jouit d'une grande fortune.... Je lui plus et il me le dit.... J'eus tort de l'écouter.... J'avais déjà une petite fille toute jeune.... J'en eus une seconde et celle-là fut l'enfant de l'adulère.... Notre liaison dura près de trois ans avant d'être découverte. Mais un jour, je ne sais comment, mon mari fut prévenu.... Par un hasard que je ne puis encore m'expliquer, il surprit un de mes entretiens avec mon amant. Il connut le fatal secret de la naissance de Raymonde.... Ma seconde fille s'appelle Raymonde....

Le comte fit un mouvement de surprise.

Thérèse continuait:

—Il dissimula pour mieux se venger.... Quelques jours plus tard, après m'avoir arraché l'aveu écrit de mes torts, il partit, emmenant avec lui mes deux enfants pour lesquelles j'aurais tout sacrifié....

—Même votre amour!....

—Mon amour et ma vie! Et je restai seule dans mon appartement vide.... désespérée.... Il y a un an de cela.... Mon amant vint auprès de moi.... Il essaya de me consoler.... Il me jura un amour éternel et il y a vingt-quatre heures à peine il m'annonçait son prochain mariage en me disant que nous ne nous reverrons plus...

Elle se tut.

Elle avait cessé de pleurer. Ses yeux secs brillaient d'un feu de fièvre.

—Comprenez vous mon désespoir? reprit-elle.

—Vous l'aimez!....

—De toute mon âme!

—Et votre mari?....

—Je le plaignais! Il méritait mieux qu'une femme indigne comme je l'ai été.... C'est un cœur loyal, une âme dévouée et généreuse....Moi seule je suis coupable....Qu'a-t-il eu à se reprocher envers moi, le malheureux, si ce n'est trop de bonté!... Où est-il aujourd'hui?.... Je l'ignore... Il a vendu la maison de son père et les terres auxquelles il tenait tant... Il a donné sa démission et s'est expatrié....

Elle conclut d'une voix sèche:

—Vouz voyez où j'en suis.... J'ai tout perdu....Plus de mari, plus d'enfants, plus d'amant!... Et vous vous étonnez que je veuille mourir....

Le comte objecta:

—Vous pouvez être riche.... remplacer les autres joies par celles de la fortune!....

Thérèse le regarda avec défiance.

—Qu'en savez vous? demanda-t-elle.

Il eut un demi-sourire et affirma:

—Je le sais.

—Est-ce possible?

—N'avez vous pas dit tout à l'heure que votre seconde fille s'appelle Raymonde?

—En effet.

—Votre amant va se marrier?..

—Je viens de vous l'apprendre.

—C'est la cause de votre désespoir?

—Sans doute, et aussi la perte de mes enfants, enfin le remords, la conviction que si j'ai perdu ma vie et celle des autres, c'est ma faute!

—Votre amant ne s'appelle-t-il pas le marquis de Bordes?

—Qui vous l'a dit?

—Je suis son ami...Aux confidences qu'il m'a faites j'ai compris sa passion pour une femme qu'il ne me nommait pas.... A la description qu'il m'a donnée de l'idéale maîtresse qu'il adorait, je vous reconnais et enfin, aux détails de votre histoire, aux causes du chagrin mortel que vous éprouvez de sa pert, les derniers doutes que je pouvais concevoir se sont dissipés.. C'est mieux qu'un hasard qui m'a placé sur votre chemin et je suis plus heureux que je ne saurais vous le dire d'être arrivé à temps pour vous sauver de vous-même. Je veux ramener le calme dans votre âme malade.... vous guérir de votre peine, rouvrir votre cœur à l'espérance...... Votre ami m'a beaucoup et souvent parlé de vous sans me révéler qui vous étiez....si ce n'est par le petit nom que vous portez.... Vous vous appelez Thérèse?....

—C'est vrai.

—Que de fois j'ai entendu prononcer ce nom accompagné d'éloges à faire rougir votre modestie.

Elle murmura:

—Et cependant on m'abandonne!....

—La vie a de dures nécessités ....Il faut s'y soumettre.... Raymond vous a fait une donation....

—Que je ne saurais accepter...

—Pourquoi?....

—Vous me mépriseriez!....

Il me mépriserait lui-même, s'il en était autrement. Ce serait recevoir le prix d'une séparation et reconnaître que je ne me suis pas donnée....Je refuse donc et ne suis pas de celles que l'argent console de la perte de leur amour....

—Mais de quoi vivrez-vous?

—J'ai dix mille francs que mon mari m'a laissés en partant ....Je travaillerai....

—Croyez vous que ce soit facile?

—Je donnerai des leçons.... J'entrerai dans quelque famille comme institutrice....

—Et des références.... Des protections?....

—Je tâcherai d'en obtenir....

Le comte fit un geste de doute.

—Vous vous heurterez à des difficultés que vous ne prévoyez pas, dit-il. La désillusion viendra, et avec elle le regret du passé....Toutes les causes de désespoir qui vous troublent aujourd'hui se représenteront avec plus de force.....

Il étendit le bras dans la direction de la Seine.

—Et un soir vous reviendrez dans ces parages avec de mauvaises intentions.... Peut-être ne serai-je plus là pour vous retenir....

Ils arrivaient aux environs du Jardin de Paris. C'était fête de nuit.

L'orchestre, en plein vent, jouait une valse endiablée, et des cordons de gaz, des girandoles sans nombre, jetaient jusque sous les arbres, en dehors de la clôture, des torrents de lumière aveuglante.

Le comte s'arrêta, saisit la main de Thérèse et lui dit:

—Je vous ai sauvée ce soir..— Vous me devez la vie. C'est un lien entre nous!.... Je veux compléter mon œuvre et je vous en donnerai la raison en quelques mots.... Quand je vous ai aperçue tantôt, rue Royale, j'ai cru revoir vivante la seule femme que j'aie vraiment aimée.... Elle n'est plus....Peut-être ai-je à me reprocher cette mort.... dont je vous expliquerai les causes plus tard....Depuis j'ai vécu dans la solitude et la retraite... C'est sans doute un bonheur pour vous et moi que j'en sois sorti aujourd'hui........ Vous vous croyez perdue....Je vous montrerai le chemin du salut, mais à une condition....

—Laquelle?

—C'est que vous me promettiez de suivre mes conseils.

La voix du comte était devenue grave; son éloquence partait de son cœur.

Elle était de celles auxquelles on ne résiste pas. Il reprit:

—Afin de vous donner confiance, je dois vous faire connaître mon nom. Puisque vous êtes de la Nièvre, vous avez dû l'entendre prononcer plus d'une fois. Il est possible aussi que M. de Bordes vous ait parlé de son ami. Je suis le comte Hubert de Bussey La Presle.

Thérèse eut un mouvement de surprise qui ne pouvait échapper à son compagnon.

—Peut-être m'aura-t-on là-bas accusé de violence....poursuivit-il. J'ai la mort d'un homme sur la conscience, mais cet homme m'avait outragé dans ce que j'avais de plus cher et je lui ai laissé le droit de défendre sa vie quand je pouvais la prendre sans danger pour moi. J'ai fait envers lui mon devoir d'homme d'honneur.... Ce n'est pas pour lui que je me suis condamné à la réclusion, c'est pour l'autre!

Il ajouta avec une poignante douleur:

—C'est pour elle qui a expié sa faute d'un instant par deux ans de repentir, qui a essayé de m'attendrir [illegible] que j'ai [illegible] C'est [illegible] morte volontairement, que j'aimais malgré tout et qui vous ressemblait....

Il cessa de parler.

Ils s'éloignèrent en silence du Jardin de Paris et descendirent vers la place de la Concorde.

Thérèse était troublée.

Le hasard qui la rapprochait de cet homme dont en effet le marquis de Bordes l'avait souvent entretenu, en lui vantant ses qualités, son intelligence, sa générosité, la réconciliait presque avec la vie....

Elle n'ignorait pas plus que son mari, Jean Redon, le terrible drame qui s'était passé au magnifique château de Bussey abandonné depuis et elle s'étonnait qu'un homme si bon, si simple, en eût été le héros.

Elle sentait attirée vers lui comme par un aimant, vaincue, réduite à l'obéissance, sans volonté.

Elle demanda:

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow", n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq cents la bouteille.